

## ADIEU

A mon ami A.-H. de Trémaudan partant pour le Canada

*Ah ! quel affreux départ qu'un départ si rapide !  
Il vous prend un ami, vous creusant une ride  
Au front de son ami.*

*Il vous met dans le cœur cette douleur qui glace  
Et qu'on ne sent jamais que couché sur la place  
D'un sépulcre endormi !*

*En lisant cette lettre où pleure un cœur que j'aime,  
Un moment j'ai cru lire un testament suprême !*

*Chaque mot, comme un glas,  
Résonnait dans mon cœur, emportant l'espérance  
De te revoir jamais au beau pays de France,  
D'où tu fuis pour là-bas.*

*Mais mon cœur n'est-il donc qu'un morne cimetièrre  
Où naissent, chaque jour, les froids tombeaux de pierre ?  
Où périt le passé ?*

*Où périt la moisson des amitiés fidèles ?  
Où l'exil et la mort viennent couper les ailes  
D'un amour bien placé ?*

*Tu vas partir, ami, pour la terre étrangère :  
Ne va pas oublier l'ami du Séminaire ;  
Tu t'en vas, exilé,*

*Et moi je reste seul. Français et catholique,  
Reste Breton, chrétien, là-bas en Amérique,  
Et je suis consolé.*

*Longtemps, des pleurs des yeux j'ignorais l'amertume,  
Et voici qu'aujourd'hui sous les mots de ta plume  
Chargés par la douleur,*

*Mes yeux se sont voilés de larmes de tristesse !  
Oh ! n'oublie pas là-bas qu'il n'est che : la jeunesse  
Point d'exil pour le cœur.*

*Oh ! non, n'oublie jamais tes bons amis de France !  
Reviens de temps en temps adoucir leur souffrance  
Et mettre dans leur cœur*

*Un pur rayon de joie, un sentiment sincère  
Qui chasse le chagrin, comme au tombeau d'un frère  
On vient mettre une fleur.*

*Quand paraîtra novembre et son linceul de neige,  
Quand reviendra l'hiver et son morne cortège  
De pluie et de vents froids,*

*Tu penseras à nous plongés dans la tristesse,  
Attendant les beaux jours pour vivre dans l'ivresse  
Du bon temps d'autrefois.*

*Si jamais le malheur visitait ta demeure  
Et te faisait connaître une mère qui pleure  
A penser d'avenir,*

*A Nantes, à Guérande (1) où l'âme vit si fière  
Où la lèvre murmure au soir une prière,  
Il faudra revenir.*

*Dans ce coin où le cœur bat fort dans la poitrine  
Où sur la mer du monde en chrétien on chemine,  
Où la joie est au front,*

*Tu pourras revenir, car la maison est grande  
Et pour tous ses enfants sourit notre Guérande  
Sur son granit breton.*

*Adieu ! cinq jours encor et tu quittes la plage  
Où vivent les amis, pour cet autre rivage  
Qui l'a d'abord bercé,*

*Adieu ! de ma douleur je ne suis plus le maître ;  
Les pleurs mouillent toujours mes pleurs de futur prêtre :  
Je ne puis t'embrasser !*

*Adieu ! pour souvenir reçois mes pleurs sincères,  
Reçois mon cœur brisé, le salut de tes frères  
Qui ne peuvent te voir !*

*Je te crois déjà mort ! mon chant n'est qu'une plainte  
Mais tu viendras un jour détourner cette crainte.  
Adieu ! non, au revoir !*

Mai 1893.

F.-M. THIBAUD.

## UNE NUIT BLANCHE

NOUVELLE

Elle s'était, vers le soir, couchée toute souriante, et de ses petites lèvres roses, — les mains croisées, — elle avait, comme chaque jour, bégayé sa courte prière. — Ses yeux s'étaient vite clos et elle s'était endormie toute joyeuse, — sa poupée couchée près d'elle sur l'oreiller.

La veilleuse brûlait claire à l'angle de la cheminée,

(1) Je finissais à Guérande mes études préparatoires à celles suivies par lui à Nantes. — A.-H. de T.

et dans la chambre à côté, la bonne, allant et venant, préparait la petite toilette du lendemain qui devait être un jour de fête : nous étions descendus heureux.

Au salon, les amis de tous les jours, — les vrais, ceux-là — et que nous aimons bien, — commentaient le dernier mot du bébé, souriaient de sa petite révérence et parodiaient son " bonsoir."

— Nous entendions cela à travers la porte, et, tout heureux, la mère et moi, nous nous serrions doucement la main ; elle se pencha vers moi, ma chère petite femme, et presque bas, comme de crainte qu'un mauvais génie n'entendit ce qu'elle me disait :

" C'est à nous deux, ce bonheur-là," me dit-elle.

J'ouvris la porte, et la conversation tomba.

La petite maman se mit au piano, et doucement, les portes bien closes, de peur de réveiller l'enfant, elle joua une de ces mélodies de Schubert, dont le rythme fait rêver au bonheur quand il ne porte pas au désespoir.

De temps en temps, et après chaque morceau, elle s'arrêtait, les doigts immobiles sur le clavier, et tournait la tête pour écouter.

" Ce n'est pas elle," répétions-nous en chœur, et ma petite femme, tranquilisée, reprenait une mélodie nouvelle.

Le thé vint et l'heure s'avancait ; nous reconduisimes les amis à la porte, et, contents de nous retrouver seuls — dans notre solitude à trois, — nous regardâmes doucement notre chambre.

" Bébé toussé un peu, madame," nous dit à mi-voix la bonne, au moment où nous passions le seuil.

Nos regards se croisèrent comme une muette interrogation.

" Ce ne sera rien, chérie," dis-je à ma femme en la voyant déjà toute troublée, " ne te tourmente pas. — Vous pouvez monter, ajoutai-je à la bonne ; si madame a besoin de vous, je sonnerai."

L'enfant dormait assez calme ; ses mains étaient peut-être un peu chaudes, mais...

" Elle est peut-être trop couverte, ajoutai-je en regardant ma femme ; tu es fatiguée, chérie, va vite dormir, je resterai avec mon livre quelques minutes auprès du lit ; — dors bien tranquille.

— Tu m'éveilleras si elle n'est pas bien ; bien sûr, n'est-ce pas ?

— Je te le promets."

La pauvre mignonne, les yeux battus de sommeil, avait à peine la force de me parler.

Je m'installai dans un fauteuil au chevet du petit lit, le roman nouveau sur mes genoux.

Je tournais les feuilles, suivant des yeux les caractères, mais sans rien comprendre à ce que je lisais ; j'écoutais la respiration du bébé, un peu pressée et bruyante, et j'épiais chacun de ses mouvements. Elle était devenue tout d'un coup un peu rouge, et ses petites mains étaient moites et brûlantes.

La mère, pendant ce temps, s'était endormie, et son sommeil, calme et régulier, me laissait tranquille de ce côté.

Je me levai sans bruit, et, résolu de veiller encore, je passai mes pantouffes et ma robe de chambre.

J'étais à peine réinstallé que la pauvre petite, faisant un brusque mouvement et ouvrant à demi les yeux, se leva sur son séant et se mit à tousser...

Une sueur froide perla sur mon front ; je voulus soulever sur mon bras le pauvre petit être qui suffoquait ; mes mains tremblaient, j'avais peur.

J'avais reconnu cette affreuse toux, comme un chant de coy, dont j'avais une frayeur si grande.

La quinte passée, j'allai prendre dans la chambre la voisine la petite bouteille de sirop.

Elle était encore cachetée, et je bénis la précaution qui me l'avait fait acheter.

La pauvre chérie était retombée anéantie sur son lit, et lorsque je m'approchai d'elle, la cuiller à la main, elle avait peine de se tenir debout sur mon bras.

" Bébé, lui dis-je à demi-voix, bébé, du bonbon !"

La pauvre chérie, gourmande, instinctivement ouvrit sa bouche, et passa plusieurs fois, en retombant sur l'oreiller, sa petite langue sur ses lèvres séchées par la fièvre.

Je la pris, roulée dans sa couverture, et, l'asseyant

sur mes genoux, je m'approchai du feu qui s'en allait mourant dans la cheminée.

Elle se blottit toute fiévreuse contre moi. Sa peau me brûlait à travers mes vêtements.

Sa respiration était rauque, oppressée, bruyante ; elle ouvrait sa petite bouche de plus en plus grande.

Elle se remit à tousser.

" Mon Dieu ! murmurai-je en suivant des yeux les mouvements de douleur, les spasmes de suffocation de ma petite chérie, mon Dieu, j'ai peur !"

Et je me levai avec l'enfant dans mes bras pour atteindre à la sonnette.

Soit le mouvement que je fis alors, soit que la cuillerée de sirop eût eu un effet salutaire, Bébé fit alors un effort plus violent et...

Je retombai assis, les yeux tout mouillés de larmes de joie.

" Tant pis pour le tapis, murmurai-je.

La pauvre petite malade, soulagée, me regardait de ses yeux à demi éteints.

" Papa ! me disait-elle presque bas, papa ! Bébé... bien bobo."

C'est égal, j'avais déjà moins peur !

Je me tournai alors vers ma petite femme ; elle dormait encore, de son même sommeil calme et confiant. Que j'étais heureux alors de ne pas l'avoir éveillée ! Que de tourments et d'angoisses de moins pour cette bonne et sensible petite maman ! Et comme j'étais fier de cette bonne confiance qu'elle m'avait montrée, en s'endormant, toute inquiète qu'elle était, tranquilisée par ma parole donnée !

C'est dans ces moments-là surtout qu'il est bon de vivre ! Entre ces deux êtres aimés dont je veillais le sommeil, je comprenais, je sentais ma vie dans tout ce qu'elle devait avoir de sérieux et de réfléchi. J'étais heureux de la lourde charge qui pesait sur moi.

Bébé, cependant, reposait encore dans mes bras, son petit corps moulé sur mes genoux. — Sa respiration devenait un peu plus calme, ses mains moins brûlantes et moins humides ; je n'avais plus si peur.

C'est alors qu'au souvenir de l'heure écoulée, et les yeux sur cette mignonne petite figure, aux traits encore contractés, c'est alors que les appréhensions d'un malheur plus grand vinrent m'assaillir !

" Et si j'avais dormi, mon Dieu !"

Pauvre cher petit être ! elle était si joyeuse, la veille au soir, et paraissait si heureuse de vivre.

Dans le coin de son petit lit, sa poupée, de ses yeux bleus grands ouverts, regardait toujours le plafond, comme lorsque la mignonne la berçait en s'endormant. Là, sur la commode, pliés et rangés en piles, les petits vêtements qu'elle avait quittés, le soir ; ici, près de moi, sous mon pied, le petit tabouret où elle s'asseyait pour jouer à la maman ! Et ces pauvres amis qui me félicitaient de la gentillesse et de la bonne mine de mon bébé ! Et tout cela, si j'avais dormi, peut-être que...

Pauvre chère petite, va !

Et je la pressai, tout en pleurant, sur mon cœur. Elle eut une petite toux encore, mais, Dieu merci ! le danger était passé.

Elle resta à me regarder, de ses yeux à demi ouverts et semblait me demander où elle était :

" Papa, papa," disait-elle, et de ses deux mains passées dans ma chemise, elle me caressait la poitrine.

L'aube grise déjà perçait à travers les rideaux. J'entendais au loin, dans la rue déserte, passer les maraichers, et une escouade de balayeurs travailler sous ma fenêtre.

Peu à peu, la ville s'éveilla et les bruits se succédèrent plus rapprochés.

Comme chaque matin, les cris des marchands vibrant dans la rue.

Il y avait pour moi quelque chose de profondément navrant dans cette succession machinale et brutale de tous les actes de la vie humaine.

Plus les bruits augmentaient, plus le jour se faisait, plus tout autour de moi s'éveillait et vivait, plus je me sentais seul et triste.

Et si j'avais dormi ! pensai-je, si... ! — et tous ces chants, tous ces bruits seraient venus comme maintenant insulter à mon malheur ! et ce maudit orgue de